

La ferme de la Rivière, à Petiville

La vie pendant l'Occupation à la ferme de la Rivière

La ferme de la Rivière, à Petiville, est située en bordure des marais inondés de la Dives et de la Divette. Cet espace formait, en juin 1944, un grand lac artificiel d'environ 100 km² pour 15 kilomètres de long, que Rommel avait délibérément fait envahir par l'eau en ouvrant les vannes installées depuis le XIXe siècle sur les cours d'eau et les canaux. À partir du mois d'avril 1944, à la suite des pluies printanières, plus de la moitié des terres exploitables de la ferme de la Rivière, qui consistent en vastes étendues de prés, sont sous l'eau. Les moustiques, qui infestent le marais, seront le cauchemar quotidien des combattants durant l'été 1944.

La ferme se trouve entre les bourgs de Petiville et Varaville, à 500 mètres de la batterie allemande de Varaville qui arme un canon de 75 mm, et très près de leurs cantonnements du château/haras de Varaville et du château de Petiville. Les Allemands ont creusé des tranchées à 150 mètres de la ferme, sur ses terres.

Ce récit décrit la vie quotidienne sous l'Occupation dans la ferme, l'organisation des travaux des « requis », l'inondation des marais de la Dives, les bombardements avant le Débarquement. Dans la nuit du 5 ou 6 juin, des parachutistes anglais et canadiens arrivent à la ferme. Après des combats acharnés, à l'issue desquels le bunker de Varaville est neutralisé, les Allemands se rendent à nouveau maîtres des lieux. Paul Régnier reste à la ferme jusqu'au 24 juin, et la libération n'aura lieu qu'à partir du 17 août.

Ce texte est extrait du document écrit par François Régnier, qui reprend les témoignages de son père Paul et les événements notés au jour le jour dans son carnet. Paul Régnier avait eu l'intention d'en faire un livre. François y mêle également ses souvenirs d'enfance ainsi que les témoignages d'employés de la ferme de la Rivière, comme François Touzé.

Sous l'Occupation allemande, de 1940 à 1944, la ferme de la Rivière connaît une vie agricole intense et résiste tant bien que mal aux réquisitions. Paul fait du syndicalisme d'entraide et se livre à une résistance sans arme face aux Allemands, tout en ayant soin de préserver sa famille. Sa ferme devient un refuge pour les réfractaires au Service du travail obligatoire. Il possède un poste radio, et écoute, sur les ondes de la BBC, l'appel du Général de Gaulle le 18 juin 1940, puis, après les discours, les messages codés destinés à la Résistance.

François Régnier raconte :

Par manque d'essence, la voiture de mon père, une Renault, était sur cales dans le garage. Plus tard, les pneus furent également réquisitionnés. Une jument nommée Talota remplace alors l'automobile.

Bernadette Glet, notre voisine, qui devint en 1946 l'épouse de Robert Godey [voir le témoignage de Robert Gode, recueilli auprès de François Régnier], venait nous garder à l'heure où notre maman allait traire les vaches. Avec ma sœur Odile, nous avons commencé notre scolarité à l'école communale de Varaville. La sortie d'école, le midi, correspondait tous les jours avec le passage d'un important détachement de soldats allemands qui défilaient au pas cadencé en chantant, et traversaient le bourg d'est en ouest, allant au château, en tenant à main droite leur gamelle pour le repas. Nous, enfants de l'école, leur emboîtions le pas, formant les colonnes en chantant avec eux : « *Alli Allo, etc...* », allant parfois jusqu'à leur donner la main, en marchant à leur gauche, et en sympathisant même avec eux. Nous étions

des enfants bien accueillis, inconscients, incapable de voir dans ces familiarités une collaboration quelconque... Nous n'avions en fait aucune idée de la situation. Très rapidement, les parents ont pris les choses en mains et ont mis leurs enfants au courant de la situation. À partir de ce jour, notre sortie d'école a changé d'heure...

Pour palier aux réquisitions des chevaux par les Allemands, Paul achète, en février 1943 deux bœufs Nivernais blancs, nommés Bayard et Mouton, qu'il dresse aux différents attelages. C'est un peu le retour à l'époque « moyenâgeuse », mais avec des contraintes et des risques plus élevés.

Les agriculteurs, qui échappaient au STO, devaient trois jours de travail par semaine pour les Allemands. Robert Lelièvre, de Bavent, a pris la succession de son père, entrepreneur en peinture, dès 1942. Mais il ne peut travailler que pendant un an, faute de pouvoir disposer de matière première de qualité : « Comme, de plus, on me demandait d'aller comme peintre à Dresden, en Allemagne, j'ai choisi d'embrasser, avec mon apprenti, le métier d'ouvrier agricole ». C'était la seule façon d'échapper au Service du travail obligatoire, et les agriculteurs trouvaient toujours à se nourrir. « Mon beau-père était exploitant à Béneauville, il nous fut facile d'être embauchés ».

Les Allemands logeaient chez l'habitant. Certains étaient installés dans les communs du château de Béneauville, propriété de Madame la baronne Chadenet, qui était une cousine du Président Albert Lebrun. En raison des contacts parisiens de son père, et aussi du fait qu'elle parlait allemand, la baronne avait mis un peu d'ordre dans l'installation des soldats allemands et était restée maîtresse chez elle [*les Bérets verts du Commandant Kieffer séjourneront dans ce château lors de la reprise de l'offensive, au lancement de l'opération Paddle, les 17-18 juillet. Maurice Chauvet y trouvera un livre qu'il emportera dans ses courses commandos, arrachant les pages au fur et à mesure afin de pouvoir se remettre à lire au moindre instant de répit*].

Il nous fallait travailler trois jours par semaine pour les Allemands. Ils nous ont ainsi fait garder la voie du train Paris-Cherbourg, trois nuits par semaine, pour éviter les sabotages. Un peu plus tard, il me fallut aller à Bellengreville, au centre de triage, toujours pour la sécurité des voies de chemin de fer. Par équipes de deux, nous partions toutes les cinq minutes et devions nous rendre à 5 km de là, puis revenir, ce qui prenait toute une nuit, du soir jusqu'à 7h du matin. Plus tard encore, nous avons été réquisitionnés pour creuser une tranchée antichar à Bavent, large de 5 m et profonde de 2m. Elle reliait l'actuelle route de Robehomme à celle de Petiville. Nous fûmes aussi requis pour aller creuser des trous dans la plaine de Ranville, afin d'y planter les « asperges de Rommel », ces troncs destinés à empêcher l'atterrissage de planeurs et à gêner les parachutistes. Il nous fallait creuser un trou d'1 m par 40 cm, tous les 50 mètres. Autant dire que nous ne faisons pas vraiment preuve d'empressement ! Il fallait normalement faire trois trous par jour, et je n'en ai fait qu'un seul. Nos sentinelles se laissaient facilement abuser... Nous les avons roulées quand il a fallu transporter des arbres coupés dans les bois de Bavent vers ces trous. Les Allemands coupaient les arbres avec des tronçonneuses, et nous, avec nos chevaux, nous tirions jusqu'aux allées du bois les troncs qui étaient chargés par d'autres agriculteurs sur les charrettes. Bien des charrettes arrivaient à Ranville, vides ou presque, ce que les Allemands ne comprenaient pas.

Paul Régnier note :

Lundi 3 janvier 1944, 16 personnes vivent à la ferme de la Rivière. Les chevaux sont présentés sur réquisition aux autorités allemandes à Varaville, présentation qui sera renouvelée chaque mois. Lalatte, une jument de 16 ans, est réquisitionnée et marquée d'une étoile au fer rouge au cou à droite et au sabot.

Paul doit fournir chaque jour un attelage comprenant : un cheval, un véhicule hippomobile et le conducteur et le plus souvent, deux attelages. Ceci pour les travaux de fortification de la côte confiés à l'organisation Todt. C'est la construction du Mur de l'« Atlantik », voulu par Rommel. À 7 heures précises, les attelages devaient se présenter au pointage au Hôme-Varaville, villa « Abel », qui était le siège de la *Feldkommandantur*. Là étaient assignées les tâches de la journée. Lalatte, la jument, connaissait parfaitement la route du retour à la ferme (faisant la route tous les jours). Robert, un peu « soulard », avait dans le tombereau, un tonnelet en bois contenant du cidre, mis à disposition par Paul chaque jour pour se désaltérer et accompagner les repas sur les chantiers. Très souvent, après avoir pointé le matin à la villa Abel, nous pouvions voir arriver la jument s'arrêter devant la porte de l'écurie dans la matinée, alors que dans le tombereau, le brave Robert cuvait son cidre au lieu de travailler pour les Allemands.

François Touze témoigne :

Paul Régnier me désigne pour assurer cette mission, ou plutôt cette tâche, à charge pour moi d'en faire le moins possible ! Et de lui rendre compte en fin de journée des travaux et transports effectués, sans oublier de signaler les sabotages effectués par les requis. Ma mission, entre Le Hôme-Varaville et Le Hôme de Merville, pratiquement toujours la même, consistait à assurer le transport des troncs de sapin préalablement taillés en pointe à l'une de leurs extrémités, vers les plages où ils étaient enfoncés dans le sable. Ce travail était effectué par une motopompe des sapeurs pompiers. Sous l'action du jet d'eau sous pression, le pieu s'enfonçait de lui-même ; il fallait y penser ! Ce pieu ainsi fiché dans le sable allait recevoir à son sommet une charge explosive, mine ou obus amorcé. Les pieux étaient reliés entre eux par des barbelés et chevaux de frise, des dents de dragon en béton. Tout cet ensemble, placé sur l'estran, constituait un obstacle dangereux tant pour les péniches à fond plat que pour les hommes.

Avec une charrette, je pouvais assurer le transport de 4 à 6 pieux d'un diamètre d'environ 25 cm. C'est alors que j'eus l'idée de changer de véhicule et d'utiliser un tombereau au lieu d'une charrette, car, de par sa construction, le tombereau permettait seulement le transport de 2 troncs. Il fallait par tous les moyens et toutes les astuces, ralentir le rendement du travail ! Par ailleurs, l'accès à la plage, depuis l'atelier de préparation des pieux, devait se faire par un petit sentier relativement pentu, d'où nécessité d'utiliser le frein mécanique du véhicule. J'eus l'idée de demander à Paul de faire démonter ce système de freinage. Sitôt dit, sitôt fait... Compte tenu de la configuration du terrain et de l'approche de la plage, une pente raide et sans frein, j'étais dans l'obligation de faire un assez long détour...

Au cours de mon cheminement, je croisais des ateliers divers dans lesquels les requis s'affairaient « lentement ». Petites haltes au passage, bonjour aux copains et hop ! Subrepticement quelques objets hétéroclites se retrouvaient au fond du tombereau : sacs de ciment vides, copeaux... Tous ces objets étaient repris un peu plus loin de la même façon par les requis, pour disparaître sur un chantier de construction de blockhaus, présentement jetés dans les coffrages et recouverts de béton ! Mais la surveillance ?, me direz-vous ... Elle était présente certes, mais le plus souvent assurée par des paramilitaires de l'organisation Todt.

Ceux-ci étaient souvent âgés de 50 ans et plus - pour moi, ils étaient « vieux » ! Certains requis avaient gagné leur confiance en partageant leur casse-croûte. De nombreux requis étaient de la région ou des environs immédiats, et à la campagne on ne mourait pas de faim. Souvent chahutés par les requis, ces vieux serviteurs du III^e Reich fermaient les yeux, plus soucieux de leur famille restée en Allemagne que de l'avancement des travaux prescrits par Rommel... J'ai entendu bien des fois cette réflexion désabusée : « *Für mich gal* ». Cela en disait long. Il fallait cependant faire attention car le risque restait grand. Pris pour un sabotage ou complicité, c'était la déportation à la clé.

Mercredi 2 février 1944, Paul est réquisitionné par les allemands pour garder la ligne de chemin de fer Paris-Cherbourg en gare de Moulton, avec d'autres requis, ils deviennent responsables et otages en cas de sabotages sur la ligne par des maquisards. Il est requis plusieurs nuits chaque mois pour la gare de Moulton.

Dimanche 20 février, les allemands occupent le château de Petitville, c'est une journée où il neige, il y a aussi une forte gelée. Mardi 29 février, les allemands réquisitionnent les pneus de la voiture qui est mise sur cales. Dimanche 5 mars, de grosses chûtes de neige.

Lundi 20 mars, Pierre Popiolec, ouvrier de la ferme, est requis pour faire la tranchée antichars à Barenton : une tranchée de 2 m de profondeur sur 5m de large, ouverte dans la plaine de la ferme Dagorn. Ce chantier, pour lequel ont été requis beaucoup d'hommes de la région, n'était pas terminé au moment du Débarquement. Les 22 et 23 mars, les Allemands réquisitionnent deux attelages à la ferme pour déménager la villa « Suzanne », au Hôme-Varaville. Les Allemands évacuent les civils de la côte. Le 25 mars, Paul se rend à l'*Ost-kommandantur* de Barenton pour éviter des sanctions pour manquement à la corvée de la tranchée antichar. Il n'est pas possible d'être sur plusieurs chantiers allemands en même temps...

Lundi 3 avril, branle-bas à Barenton pendant la nuit pour le travail forcé à Ranville ? Le 5 avril, on trouve Mrs Cousin et Moulin de Petitville au travail obligatoire, transportant pour les allemands des troncs et des chevaux de frise au Hôme-Varaville.

Lundi 10 avril, des forteresses alliées passent à haute altitude dans le ciel. Soudain, une balle perdue d'un combat aérien tombe devant la maison, à 2 m de Paul et à 5 m des enfants. Jeudi 20 avril, à 14h, bombardement de Merville, 5 morts, 10 blessés ...

En avril 1944, les allemands inondent les marais de Varaville. Sur l'agenda de Paul Régnier, il est noté :

Vendredi 21 Avril 1944, inondation des marais de Varaville, évacuations des gens et des bestiaux. Le lendemain, samedi 22, des officiers allemands passent à la ferme de la Rivière pour prévenir qu'il faut retirer les bestiaux de toute urgence, à cause de la montée des eaux imminente. Jeudi 27 avril, le fils Houel saute sur une mine au Hôme-Varaville il est gravement blessé, estropié, le cheval est tué.

Le dimanche 23 Avril après-midi, à Merville, c'est la promenade voyeuriste des civils venus voir les impacts du bombardement. Aucun allemand sur les lieux ; mon père en profite pour prendre deux photos en leur absence, car il est interdit de photographier. À Petitville, l'eau monte. Paul a installé, près de la barrière, à la sortie du corps de ferme, côté marais, une règle graduée pour suivre chaque jour l'évolution du niveau d'eau. Vendredi 28 avril, alertes aériennes.

Lundi 1^{er} mai, « Fête du travail ». François Touzé est requis par les Allemands au Hôme-Varaville. Désormais, le travail est obligatoire 7 jours sur 7, y compris les dimanches et jours fériés. L'eau monte toujours dans les marais, plus de la moitié de la surface des terres de la ferme est désormais sous l'eau. Pour les bestiaux, les surfaces de pâturage se réduisent, et les foins sont compromis. Lundi 8 mai, Paul est allé à Monteille voir M. Léger, maire pour l'évacuation des bestiaux. Leur nourriture des bestiaux est sous l'eau avec les inondations des marais (36 hectares environ pour la ferme de La Rivière).

Mercredi 10 mai, bombardement de Gonneville-en-Auge pendant la nuit. Lundi 15 mai, coupure d'électricité pendant la journée. Samedi 20 mai, de 1h45 à 1h52, bombardement de nuit sur Gonneville-en-Auge ! S'agit-il de la batterie ? Mardi 23 mai : Paul donne ses ordres pour commencer à creuser un abri souterrain dans le verger à l'ouest, derrière la laverie, pour la famille.

Pendant ce mois de mai 44, lors d'une belle journée de printemps, j'accompagne mon père Paul, parti voir ses ouvriers dans les labours. Soudain, un bruit d'avions vient rompre le silence et attire nos regards en direction du château de Petiville. Venant de cette direction, survolant à ras les grands arbres, deux avions de chasse allemands en patrouille se suivent et se dirigent au-dessus du château/haras quand, ayant peut-être aperçu les attelages de chevaux et voulant les effrayer, les pilotes piquent dessus. Le premier avion remonte rapidement, frôlant les grands arbres de « La Palette », près du bunker et des positions allemandes. Quant au second, on ne sait pourquoi, il s'écrase entre deux ormes et explose dans un bruit de tonnerre, formant une boule de feu avec son carburant et ses munitions ! Mon père et ses hommes courent porter les premiers secours au pilote mais sur le lieu de l'accident, ils ne peuvent rien faire dans un tel brasier. Pour le pilote, il est trop tard. Les Allemands arrivent et nous expulsent sans ménagement pour ramasser tous les débris de l'avion. Ce jour-là et dans ce champ, mon père m'explique le proverbe : « Tel est pris qui croyait prendre »...

François Touzé témoigne :

Les activités aériennes étaient plus intenses, accompagnées de nombreuses reconnaissances en rase-motte pour prise de photographies. En mai notamment, eut lieu un très violent bombardement dans la région de Gonneville-en-Auge et Merville, où se trouve une très puissante batterie allemande. Beaucoup de destructions civiles, mais peu ou pas de dégâts sur la batterie de Merville. Tout le secteur était truffé de champs de mines, factices ou réels. Au cours des mois d'avril et mai, les Allemands demandaient toujours plus et nous dûmes planter des « asperges à Rommel » sur toutes les surfaces dégagées, non boisées, tous les 40-50 mètres et en quinconce. Les pieux de sapin dépassaient de 2 mètres du sol. Ce genre de plantation causait une grande gêne pour les activités agricoles et les labours, c'est pourquoi nous nous efforcions de planter peu profond, entre 30 et 40 cm. Le cas échéant, nous étions ainsi en mesure de les déplacer. Le vent s'en chargeait parfois ! Il fallait alors faire vite pour les redresser et éviter les sanctions pour sabotage.

Mercredi 24 mai, l'électricité est coupée définitivement. Nous faisons le beurre à la main. Capture d'un essaim d'abeilles au haras de Bréville et au château de Béneauville. Mon père cachait ses armes de chasse dans un container étanche, et les bijoux de ma mère sous ses ruches. Les Allemands ne se sont jamais frottés aux abeilles !

Samedi 27 mai : un bœuf de Madame Detrousselle crève d'insolation ; il est débité sur place. Dimanche 28 mai, 2h15 : troisième bombardement de Merville. Lundi 29 mai,

bombardement de Cabourg et Dives. Nous travaillons d'arrache-pied à notre abri anti-bombardement. À Cabourg et le long de la mer, l'accès est interdit à la population. Sur la côte ce sont multipliés à l'infini des blockhaus pour grosses pièces d'artillerie, des abris de personnels contre les bombes, des nids d'artillerie, de mitrailleuses, des postes de guet... La plage est garnie d'engins de toute sorte, que recouvre la mer à marée haute. Ce ne sont que chevaux de frise, trépieds métalliques, éléments de béton armé, réseaux de barbelés, employés à profusion, enchevêtrés les uns dans les autres, profondément ancrés dans le sable et, par surcroît, des milliers de mines fixées à tout ce qui émerge du sol.

Vendredi 2 juin : Paul Régnier, qui parle et écrit l'anglais et l'allemand, comprend que le jour J est proche. Ses connaissances sont mises au profit de la Résistance pour des traductions. Il décide de mettre une partie de sa famille à l'abri et nous prenons, sans le savoir, le dernier train pour Paris avant le Débarquement. Un bombardement fait huit morts à Ouistreham. Le samedi 3 juin, un autre bombardement cause onze morts à Colleville-sur-Orne. Dimanche 4 juin, un mouton est volé et tué au revolver à la ferme de la Rivière par un soldat de l'armée allemande d'origine russe. Lundi 5 juin, Paul note : « Sans nouvelle de Marguerite et des enfants, partis le 2 juin. Sont-ils bien arrivés à Paris ? ».

Je vais monter la garde de nuit sur les voies ferrées. En gare de Moulton, 7 hommes sur 20 sont là et je suis le seul de la région. Aucun train ne passe. À minuit, des fusées éclairantes : tirs de Flak et bombardements sur la côte. Légères ondées dans la nuit.

Et c'est la Libération. Mardi 6 juin, Paul Régnier note sur son agenda :

INVASION par les ANGLAIS !

Paul est requis cette nuit-là en gare de Moulton, et il comprend que le Débarquement est arrivé. Il déserte son poste pour rejoindre la ferme et protéger les siens. À 7h, revenant de Moulton, il traverse des convois allemands, chenillettes et chars, dépasse les derniers postes allemands de Troarn, et trouve les premiers postes alliés établis au niveau de Bures-sur-Dives. Il passe au travers des tirs, explosions et autres projectiles, voit des chutes d'avions, assiste à un deuxième bombardement, dépend des parachutistes accrochés à des arbres, certains déjà morts, avant de rentrer à la ferme.

François Touzé et d'autres hommes s'étaient précipités dans la nuit pour abattre les « asperges de Rommel ». À la ferme, Paul découvre des parachutistes. Très vite, la ferme de la Rivière se transforme en camp retranché ; les bâtiments sont vidés des animaux, les murs percés de meurtrières pour organiser la défense. L'écurie est transformée en hôpital de campagne. À l'arrivée de Paul, un parachutiste lui dit, une photo aérienne de la ferme de la Rivière en mains :

- « Vous être bien Monsieur Régnier ? »

Réponse avec surprise de mon père :

- « Oui ! ».

- « Où est votre téléphone ? ».

C'était le numéro 1 à Varaville. Ce para avait sûrement mission de couper la ligne. On pouvait constater que des groupes de paras se croisaient sur le terrain en tous sens pour effectuer chacun la mission qui leur avait été confiée. La famille Régnier et le personnel présent à la ferme organisent l'accueil. Un feu est allumé pour réchauffer les parachutistes et sécher leurs vêtements et leur matériel. La cuisine fonctionne à plein pour le ravitaillement, les drapeaux français ressortent, le phono à manivelle reprend du service avec de vieux disques vinyles et des musiques militaires ou de la victoire de 14-18. Une fête improvisée s'organise. Pourtant l'ennemi n'est pas loin. Tout le monde est confiant malgré des tirs

fréquents ! C'était l'ambiance d'une guerre terminée, et seuls les parachutistes gardent les pieds sur terre, mais la ferme reviendra vite à la réalité... M. Régnier prend même trois photos de parachutistes. Au retour des Allemands, il cachera son appareil dans le mur du grenier à foin derrière une pierre. Les blessés sont soignés, couchés dans la paille de l'écurie. Paul note, à 8h00 et toute la journée, des combats d'infanterie autour de la ferme.

Mercredi 7 juin. Sur l'agenda de Paul : Nuit avec un calme relatif sans gros bombardement sauf lointain. Neuf morts à Bavent. Les Allemands et Anglais montent des escarmouches dans la cour plantée de la ferme de la Rivière, la pièce du Bois et autour du canon de Varaville. M. Régnier part accompagner M. et Mme Leboucher ainsi qu'Angèle, réfugiés à la ferme, vers Gonneville-en-Auge où ils vont en reconnaissance voir leur propre maison. Pris dans des escarmouches entre les combattants, ils abandonnent leur périple à Varaville, au niveau de la « Palette », à l'ouest du haras. Ils rentrent à la ferme en passant voir dans la plaine de M. Maître, le planeur tombé dans la nuit du 5 au 6. M. Planchon transporte dans sa brouette un blessé canadien près du transformateur EDF de Petiville, sur la route de Caen, où Henri Dolley trouve la mort pour avoir voulu renseigner une patrouille alliée. Ce jour-là, les Allemands lancent une vague de nettoyage et reprennent les terrains perdus. Paul est arrêté deux fois et relâché. Le matin, Georgette Marie et François Touzé (personnel de la ferme) vont à pied à Bavent pour essayer de trouver du pain. Le soir, en rentrant, ils sont arrêtés à Petiville et fouillés. Ils signalent des combats au niveau de la ferme Dagorn. Le soir même, la ferme de la Rivière est occupée par l'artillerie lourde de la Wehrmacht, qui s'y installe d'autorité. Ils tirent toute la nuit au canon sur des pièces anglaises débarquées le long de l'Orne, et surtout sur les énormes bouches de canon de la « *Home-Fleet* » qui riposte et touche la ferme avec deux obus de marine.

Jeudi 8 juin sur l'agenda : bombardement lointain. Pendant tous ces combats, les bestiaux de la ferme, chevaux, bovins, ovins, volaille, erraient effrayés dans la nature. Il n'y a plus de clôture étanche, et les animaux divaguent, souvent blessés, parfois tués par les projectiles ou sautant sur des mines. Pour manger, il fallait récupérer des animaux fraîchement tués ou achever les bêtes blessées. Ce jour-là, Paul, aidé de François Touzé, tente de rentrer à la ferme les animaux qu'ils peuvent retrouver. À minuit, une reconnaissance et attaque de l'aviation alliée en rase-mottes, bombarde la batterie allemande installée à la ferme ainsi que le dépôt de munitions basé à Varaville. La nuit venue, les canons allemands tirent. Quelques alertes puis riposte de l'aviation alliée. Ce 8 juin, toute la population de Franceville est expulsée et ces pauvres gens déferlent sur Cabourg [*le 45 Royal marines Commando lance en effet des attaques violentes sur Franceville, depuis Sallenelles, mais les Allemands tiennent bon*].

Vendredi 9 juin, Paul Régnier accompagne Madame Leboucher en reconnaissance à Varaville, pour essayer de retrouver M. Leboucher parti la veille à Harcouel, une ferme dans les marais. Ils sont arrêtés plusieurs fois par des Allemands qui occupent tout Varaville. Le village est mort, évacué de ses habitants ; tout est à l'abandon, détruit, et il y a des incendies déclenchés par suite du bombardement par l'artillerie anglaise. Monsieur Moisson, mécanicien, est tué. Paul note que la ferme recueille trois vaches et une génisse venues seules de chez Mademoiselle Tirard. Les Allemands fouillent la ferme et découvrent deux parachutistes anglais [*voir le récit du parachutiste infirmier Granville Davies*]. Paul et Granville sont sur le point d'être fusillés, mais échappent de justesse à la mort grâce à la présence d'esprit de Granville qui, étant infirmier, propose ses services pour soigner les blessés allemands. L'officier épargne également Paul chez qui il était installé. Le soir même, Paul part en reconnaissance au hameau de la Rivière, pris sous les bombes à 20h45 puis de

21h30 à 22h10. Surpris par une patrouille, il se réfugie dans la tranchée-abri « Victoire ». Là, il retrouve les familles Desrues et Duval. Avec les inondations, il y a beaucoup de moustiques... Il couche dans cet abri et rentre à la ferme vers 3 heures du matin.

Lundi 12 juin, beau temps. Cette nuit, les batteries allemandes quittent la ferme de la Rivière et se déplacent de 3 kilomètres [*sans doute en soutien de la bataille de Bréville-les-Monts*]. Ils ont emmené avec eux la bêche du jardin et le pot au feu pour se nourrir. Les bombardements reprennent de 5h10 à 6h et de 6h15 à 7h ; quelques bombes encore à 7h30. Soins aux bestiaux restants avec du foin, mais il n'y a pas eu de traite des vaches depuis hier matin ! Le personnel est absent. Monsieur Vimont nous rend visite ; il rentre de Paris à vélo et dit qu'il n'y a pas eu de train au départ de Paris (gare de Poissy) depuis le 5 juin. Il n'a pas rencontré d'Anglais sur la route, et tout le monde pense qu'ils sont à l'ouest de Caen, peut-être vont-ils sur Cherbourg ? [*Les paras se sont retranchés sur les crêtes d'entre Orne et Dives, avec les Commandos*].

L'après-midi, Paul soigne les bestiaux avec du vert, traite trois vaches et lâche les autres. Marguerite Barbotin et Rémy Potel arrivent enfin de Paris. Partis le 2 juin pour conduire les enfants à l'abri, ils sont revenus à pied dans le sens des convois allemands sous tension qui les doublaient, allant en renfort en Normandie. Évitant tout contact avec l'armée allemande, ils croisent des réfugiés normands qui leur donnent des nouvelles peu réjouissantes et leur déconseillent de retourner. À Lisieux, la ville est en flammes, suite à des bombardements. Ils enjambent les décombres encore fumants, puis atteignent des villages et hameaux dévastés. Un chemin de croix de huit jours, avec des chaussures éventrées et de très mauvaise qualité. Ils mendient en chemin pour se restaurer et dorment dans des bâtiments abandonnés... Le soir, enfin, ils sont accueillis à la ferme avec joie. Ils dînent tous dehors, mais à 20h10, un bombardement intense interrompt le repas et les effusions...

Mardi 13 juin, à la ferme de Mademoiselle Tirard, deux vaches ont été tuées par le bombardement de 6h du matin. Petite accalmie jusqu'à 8h suivie d'un nouveau bombardement intense. Rémy Potel est grièvement blessé alors qu'il s'était abrité dans l'abri Victoire. Il est soigné par Paul avec les moyens du bord. Robet Conrarie va chercher du secours. Voulant aller à Bavent chercher une ambulance, il se heurte à un barrage d'Allemands qui ne le laissent pas sortir de Petiville [*Les Allemands se regroupent sur la Dives, après avoir été délogés de Bréville*]. L'après-midi, les Allemands sont de retour à la ferme de la Rivière avec leur batterie d'artillerie. Ils lâchent les moutons et s'installent. Paul lâche aussi les vaches sauf trois qui restent dans le marais. Le lieu est plus sécurisé : moins de combats, ces terres inondées ne sont pas minées, et le bétail y est facilement contrôlable, se réfugiant sur quelques îlots émergeant de l'eau. Paul et ceux de la ferme consolident encore leur abri avec des fagots. Mais sans les prévenir, les autres habitants du hameau ont évacué ce jour...

Les bombardements reprennent de 18 à 19h. Deux vaches et un veau de la ferme Duval sont tués. Très gros et intense bombardement par la RAF à 21h15 - objectif : les batteries allemandes stationnées à la ferme. La maison d'habitation est soufflée, les couvertures des bâtiments d'exploitation éventrées, la ferme coupée en deux par un chapelet de bombes. Une bombe tombe à 5 mètres de la tranchée/abri d'un côté, et une autre, dans la même seconde, à 10 mètres du côté opposé. Tous les habitants y étaient abrités ! Paul dit : « C'est un nouveau miracle ! ». À cause des souffles de l'explosion, la tranchée se bouche, enterrant tout le monde sauf Paul et François Touzé qui étaient debout, et se retrouvent ensevelis jusqu'à la taille. Ils grattent la terre à mains nues pour se dégager puis, sans attendre,

munis d'outils de fortune, dégagent rapidement les enterrés vivants qui, par chance, avaient bénéficié d'une poche d'air pour survivre. Tous vivants...

François Touzé raconte :

La situation était devenue intenable, pas de ravitaillement, plus rien ! Ce bombardement destructeur, véritable coup de grâce pour la ferme de la Rivière, les terres défoncées, véritable déluge de feu. C'était l'apocalypse ! Nous étions tous réfugiés dans la tranchée-abri, muets de peur. Combien de temps le bombardement a-t-il duré ? Quelques minutes ? Pour nous, une éternité ! Soudain, les murs de la tranchée se sont effondrés. Nous étions enterrés, pour moi à demi enterré. Je me revois, grattant la terre avec mes mains pour dégager Chantal dans son berceau...

Un silence de mort faisait suite au fracas des bombes de la RAF. Un spectacle de désolation s'offrait à nous. Arbres mutilés, terre retournée, des entonnoirs de bombes de 3 à 4 mètres de profondeur dont deux jouxtaient la tranchée ! Je ne crois pas aux miracles, mais là, je dois dire que nous avons eu beaucoup de chance ! Apparemment, la batterie allemande n'a pas subi de perte mais sa présence présentait pour nous un grave danger car elle était une cible de choix pour les alliés. Il fallait impérativement quitter ces lieux d'enfer et de mort... Paul m'a précisé par la suite qu'il avait dénombré 99 impacts de bombes sur une surface de 4 hectares environ !

Mercredi 14 juin, beau temps. Nous recevons des obus, les avions de chasse passent plusieurs fois dans la journée en mitraillant. Viennent-ils constater l'efficacité du bombardement d'hier soir ? À 11h, violent bombardement. Nous nous installons dans l'écurie avec Rémy blessé, et nous dégageons nos affaires de la tranchée, note Paul. Robert Conrarie va à Cabourg en reconnaissance pour l'hospitalisation de Rémy. Un docteur, remplaçant du Docteur Guesdon, fait envoyer une ambulance qui est arrêtée sur la route, coupée à Varaville. Une pancarte y est installée pour signaler la présence d'un blessé grave à la ferme. Un docteur allemand se déplace, visite Rémy et le fait transporter le soir même vers l'hôpital civil de Pont-l'Évêque. À court de foin et faute de main d'œuvre, Paul lâche ses chevaux au marais. Il récupère une vache en bon état, la rentre pour avoir du lait frais pour ses enfants. Sa femme, Anne, la traite. Elle avait à peine tourné les talons avec son seau de lait, et passé la porte de l'étable, qu'un obus transperce le mur en pierre, tuant net la vache ! Fidèles, les moutons rôdent autour de la ferme, mais leur nombre diminue chaque jour. Les Allemands, devenus pillards et barbares, vident toute la maison, même des souvenirs de famille, documents, livres, petit mobilier, vaisselle, phono à manivelle, qu'ils emportent avec nos valises. Ils se servent dans le poulailler, tuent les lapins, pillent le jardin et ses légumes, la cave et ses bouteilles, les alcools... En soirée, Rémy est évacué sur une petite échelle servant de brancard dans un camion allemand. Paul fournira un lit de fer, un matelas, les draps, deux couvertures, 500 Fr et un colis contenant beurre et miel pour pouvoir l'hospitaliser !

Jeudi 15 juin, Paul consigne : « Nous avons un bombardement matinal par les obus. Les Allemands continuent à piller la maison et l'abri, Ils nous incitent à partir ». François Touzé raconte : « Devant les ruines de la ferme, Paul prit la décision de nous faire quitter la Rivière au plus vite. Munis d'un peu d'argent de poche et de nos maigres affaires personnelles placées sur une brouette, les deux employés encore là et moi-même nous prîmes le chemin de l'exode en compagnie de gens du hameau de la Rivière rencontrés à Varaville. C'est dans ces circonstances que prit fin mon séjour en Normandie ». Paul note : « Les hommes s'en vont. Je verse à Robert Conrarie 500 frs, à François Touzé 900 frs, à Joseph Hellec, 200 frs ». Après le

déjeuner, Marguerite et moi trayons les vaches, non seulement pour le lait mais aussi pour soulager ces pauvres bêtes. Il y a des veaux et des porcs à nourrir ; je mets la jument Yvette et sa pouliche au marais. Vers 17h, attaque sur Robehomme par des avions de chasse en piqué. Bombardements intermittents et passage de bombardiers de la RAF. Je tue un lapin au clapier et constate le sac ainsi que les dégâts faits par les Allemands dans mon bureau, cartes, tabac et divers... Ils occupent toujours ce qui reste de la maison, pillent la ferme et emmènent même la paille... »

Vendredi 16 juin, combats pendant la nuit. « Les soldats allemands sont en armes autour de la ferme. Je lâche les veaux, six moutons seulement rôdent encore autour de la ferme. Je soigne les porcs, le reste de la basse-cour, je lâche quelques lapins et nous mangeons des fraises au vin. »

Samedi 17 juin, journée relativement calme. Paul note : « Nombreux survols d'avions d'observation, passage de nombreux raids de bombardiers de la RAF. Il y a une canonnade à proximité et un mitraillage fait par un avion ». Deux visites à la ferme : Monsieur Cousin, un voisin de Petiville, et François Touzé, réfugié à Hotot-en-Auge, de retour pour emprunter la remorque du vélo de Paul. Les Allemands de la ferme continuent à piller la salle, détruisent, jouent et écoutent de la musique avec le phono. Dimanche 18 juin, beau temps toujours sec ; « je vais au vert pour le taureau qui n'est pas en liberté, mais je ne retrouve plus ma faux. Les récoltes sont ravagées par les combats et les bestiaux errent. Pourtant les pommes de terre non touchées sont en belle forme. À midi, un premier obus en tir direct touche l'écurie, puis d'autres tirs devant la maison, trois points de chute sur la façade de la maison. Personne n'est touché. Le soir, nous entendons un bombardement éloigné. La batterie allemande tire toute la nuit. Lundi 19 juin, temps couvert et pluie. « Il pleut dans l'écurie où nous logeons. Les Allemands continuent à piller notre maison, ils ont pris notre huche et jouent toujours du phono. Impossible d'avoir une vache pour la traire, les chevaux n'ont aucune place pour se coucher dans l'écurie. Peu d'avions par ce temps couvert. J'essaie d'aller en reconnaissance, les allemands me défendent de quitter la ferme. Chantal pleure beaucoup, elle ne mange pas. Le Lieutenant allemand m'annonce que Londres est en feu depuis trois jours avec une arme nouvelle, vengeance de l'Europe ! Information ou désinformation ? [*Cette fausse nouvelle a été imprimée sur des tracts envoyés aux troupes britanniques et diffusée au haut-parleur. Peut-être l'officier allemand y croyait-il lui-même, « intoxiqué » par la Propagande ?*].

Mardi 20 juin, le beau temps revient, lourd et orageux. « Je fais une reconnaissance à Varaville, voir un égaré dont la famille a été tuée... Dès le départ, je suis pris dans une canonnade. Robehomme reçoit encore un bombardement. Le soir, bombardement vers les côtes de la Dives. Nous cueillons des petits pois pour dîner, soins aux cochons, nous rentrons des vaches. En début de nuit, tir des canons de la ferme. »

Mercredi 21 juin, vent, temps couvert, peu d'avions. « Le matin, les juments Talota et Vaillante sont absentes, volées par les Allemands. Nous retrouvons Lisette avec un bout de longe coupé au licol. La matinée s'annonce calme. Je vais chercher du vert pour les bêtes enfermées. Une dizaine d'obus tombent dans la campagne. Je trouve des bestiaux errants : les bœufs de travail de Dagorn, le taureau de Moulin, un troupeau d'une centaine de bovins, bœufs, génisses. Dans la pièce du Bois, il reste seulement quatre moutons, plus de génisse, cinq bovins sont tués. Nous avons la visite de M. Cousin et François Touzé. À midi, bombardement sur la ferme. Notre chien Bobby est blessé. À Varaville, la chaussée et les ponts sur la Dives sont coupés à la circulation. Le pont de Dives est en réfection. On peut y passer de 9h à 11h et de 16h à 18h. Toute la nuit, des échanges de canonnade ont lieu. »

Anne et Paul prennent la décision de partir en exode.

Jeudi 22 juin, beau temps, « nous mangeons un poulet avec du bon vin que n'ont pas trouvé les Allemands, un Châteauneuf-du-Pape ! Je déterre les bijoux de la famille cachés sous une ruche, bien gardés par nos abeilles. Des Allemands viennent pour prendre les chevaux... Je fais de l'avoine aux juments Épique et Lisette. Annette et moi réparons Notre-Dame des Champs retrouvée dans la maison, et démontons le lit de notre chambre à coucher. À 14h, violent bombardement sur la ferme. La jument Épique a la cuisse traversée et déchiquetée par un éclat d'obus. Je comptais la rentrer pour la préparer au grand départ... Je me mets dans l'eau et vais chercher les autres juments Yvette, Lisette, Lalatte, les trois vieilles et médiocres. Nous rentrons des vaches à traire pour avoir du lait. »

Vendredi 23 juin, préparatifs du départ ; « je vais avec la jument Yvette, chez Monsieur Maître à la ferme du Lieu brûlé, à Varaville, pour trouver une vachère ou une carriole. Visite vaine et triste ! Décombres, cadavres, pillages... La mairie de Petitville est défoncée. De retour à la ferme, je lâche le taureau Solidor au marais et vais à cheval ouvrir le pont sur la Divette, en contournant les trous de bombes. Avec Annette, nous passons de l'avoine au tarare pour le voyage (picotin pour les chevaux). Elle traite pour la dernière fois deux vaches, Bigorne et Régate, tandis que je soigne les cochons, panse mes chevaux du voyage et revois Épique, pantelante et seule. » Marguerite Barbotin prépare les volailles et Anne lave le linge des enfants. Les Allemands ont emmené le phono dans leur abri, transformé en poste téléphonique. À 14 h, bombardement aux abords de la ferme. Le soir, canonnade continue, bombardement violent de Robehomme. « Nous chargeons le banneau et la vachère, attendons l'heure désirée et angoissante du départ. Nous lâchons le reste des animaux de la ferme, lapins, volailles, veaux, cochons. Nous avons les « adieux » du lieutenant allemand. »

Samedi 24 juin, mon père dessine sur son agenda ce jour-là une étoile filante, avec inscrit dans la queue : « Jésus, Maria », plus loin, le dessin d'une couronne royale, mentionnant : « À Dieu vat », et à côté : « Sainte Jeanne d'Arc, priez pour nous ». « Vers 1 heure, c'est le calme. C'est aujourd'hui que je dois payer mon terme à M. Preel, pour M. le Baron d'Halloy ! L'Homme propose et Dieu dispose. Nous partons à Villabéon ». C'est une longue chevauchée qui commence pour les Régnier, Paul, Anne, Philippe, Chantal et Marguerite Barbotin, avec trois chevaux attelées soit au banneau soit à une vachère. Par étapes, ils arrivent le samedi 1^{er} juillet 1944 à 21h à la ferme des Abbés, à Villabéon (Seine-et-Marne), chez leurs cousins où sont déjà réfugiés les enfants Odile et François. Les Allemands restent seuls à la ferme de la Rivière. Ils sont les maîtres des lieux et le resteront jusqu'au 17 août 1944 [*ils en seront définitivement délogés par l'arrivée du 3 Commando de Peter Young*].

Paul et sa femme rentrent sur Petiville en octobre 1944 sans leurs enfants. Paul Régnier sera élu maire de Petiville le 23 décembre 1944.